

Conte de ma grand-mère

Muir of Ord, Highlands, 1985

Le ciel était d'un gris menaçant. Je marchais le nez en l'air, tentant d'estimer le temps qu'il me restait avant que la pluie ne trempe le linge étendu dans le jardin. Dix, quinze minutes ? Je pressai le pas, sifflant le gros chien jaune qui gambadait non loin derrière moi, fourrant sa truffe entre toutes les racines de sapins que croisait sa route. Enfin j'apercevais le toit de la maison. Le terrain s'étendait au loin, vert boueux ; pas de barrière, pas de limite, pas de voisin proche. Juste la lande à perte de vue, et au fond, loin derrière, les dents des montagnes déchiquetant l'horizon. Un paysage austère, dans une région d'Écosse qui semblait avoir arrêté le temps au siècle dernier.

Cette maison était mon héritage : une demeure massive, typique de cette région des Highlands, bâtie pour survivre à l'humidité, aux rafales de vent, aux tempêtes de neige et de pluie. Mon père y avait grandi, puis était parti travailler en ville, à Inverness, où il avait rencontré ma mère et où j'étais née. Au décès de Fiona, ma grand-mère, la maison lui revint mais il n'envisagea pas une seconde de retourner vivre à Muir of Ord après avoir goûté au confort de la vie citadine. Moi, je n'avais pas hésité. Rien ne me retenait à Inverness, ni mon job de serveuse, ni mon divorce morne, sans larmes et sans enfant d'avec Ian, ni le dédale de rues grises et sales où mouraient les petites boutiques d'artisans. Mon père était soulagé que je reprenne la maison familiale, et moi, voulant à tout prix fuir ma vie, j'avais trouvé à Muir of Ord le refuge espéré. Enfin j'étais tranquille, savourant aux côtés de mon labrador le silence de la campagne, la solitude, observant à loisir le temps qui s'écoulait goutte après goutte.

Le ciel avait complètement viré au noir, comme si la nuit était soudainement tombée. Arrivée dans le jardin, j'attrapai la panière et me dépêchait d'y jeter les vêtements encore mouillés. Le linge claquait comme des voiles de navires, dansant sous les bourrasques. Une à une j'ôtai les pinces à linge, celles-là même que Fiona utilisaient de son temps, et qui étaient restées suspendues au fil après sa mort ; je pensais souvent à elle, ma vieille grand-mère au doux sourire édenté. Bien sûr, elle n'avait pas toujours été si fripée, petite bonne femme ratatinée sur elle même... Sur les rares photos prises lorsqu'elle était plus jeune, c'était une belle femme pâle, cheveux tressés en chignon et se tenant bien droite qui fixait l'objectif. Lorsque j'étais enfant, je passai mes vacances dans sa maison, *au grand air* comme disait ma mère. Là, je ne quittais pas Fiona d'une semelle, car aucun champs, aucun lac, aucune montagne ne me fascinait autant que ma grand-mère. Elle était de ces gens qui possèdent une irrésistible aura, mais surtout elle était capable de transformer n'importe quel ennuyeux récit en conte plein de magie. Elle connaissait parfaitement bien les nombreuses légendes de notre pays, et ne se lassait pas de me les raconter, y entremêlant à sa fantaisie mythes antiques et contes celtiques. Les fées côtoyaient les dieux, les humains se transformaient en elfes, les centaures croisaient des magiciens... Mais les histoires que je préférais étaient celles qui me faisaient peur. Apparitions, fantômes, manoirs hantés... le royaume des morts me fascinait.

Max attendait sagement devant la porte de derrière, gémissant tout bas – le gros labrador craignait l'orage. Alors que j'entrai dans la maison, la pluie se mit à tomber, et un sifflement strident me fit sursauter : la bouilloire ! J'étais sortie en oubliant l'eau pour le thé ! Je mis un sachet de Darjeeling à infuser, sortis une tasse, et installai mon petit plateau de biscuits près du poêle dont émanait une douce chaleur. La pluie battant les vitres créait un ronronnement sourd, apaisant. Max, lui, était déjà couché devant le feu, épuisé par ses jeux dans la forêt. Je m'assis par terre, au milieu des piles d'albums entassés sur le tapis : ils appartenaient à Fiona, elle y avait consigné photos, articles de journaux et toutes sortes de récits. Il y en avait quatorze, mais ni ordre ni logique ne semblait organiser leur contenu ; on pouvait aussi bien y trouver des photos en noir et blanc de la maison que des clichés montrant Fiona brandissant un râteau. Ma grand-mère y avait aussi collé des morceaux du journal local, des avis de décès, de mariage, des faits divers sordides et des heureuses nouvelles. Un O'Connor avait pêché un saumon de plus de 7 kilos, une fille du clan Cumming avait péri dans de mystérieuses circonstances. Sur une page, elle avait collé un prospectus vantant les mérites d'un savon à récurer, et au verso, de sa jolie écriture manuscrite, elle racontait la légende de Finn

construisant la Chaussée des Géants. J'avais dépoussiéré ces albums la veille, dans un but précis : je voulais relire l'une des histoires que Fiona m'avait racontée des dizaines de fois, un récit qui m'avait marquée lorsque j'étais enfant, et auquel, étrangement, je n'avais plus repensé jusqu'à aujourd'hui. Ce matin, je m'étais réveillée encore toute engourdie de mon rêve, qui mêlait fantômes et lande brumeuse. Inconsciemment, mon esprit avait réouvert le tiroir où l'histoire de Samuel Balfour sommeillait depuis quarante ans. Depuis mon réveil, j'essayais péniblement de reconstituer l'histoire que, petite, je réclamais sans cesse à ma grand-mère. Alors je m'étais mise en quête des albums de Fiona, que j'avais fini par trouver, soigneusement rangés dans des cartons au fond du grenier.

Je bus une gorgée du thé brûlant, et remontai le plaid sur mes épaules. J'avais déjà feuilleté cinq albums, appris comment bouturer un pommier, découvert que les O'Briens d'Inverness étaient liés avec les McAllistair de Kilmorack, et relu la moitié des légendes du château de Glamis. En ouvrant le sixième livre de Fiona, enfin, je trouvai : elle avait calligraphié le titre avec application. *Samuel et la Banshee*. Un délicieux frisson me parcourut, et je me préparai à replonger dans ce conte inquiétant avec un ravissement certain lorsqu'on frappa à la porte. Max se mit à aboyer et je sursautai sans pouvoir retenir un cri ; je n'eus pas le temps de rassembler mes esprits que déjà la porte d'entrée s'ouvrait et, dans la pénombre de cette fin d'après-midi, laissait entrer une silhouette vêtue d'une cape dégoulinante et de bottes couvertes de boue.

« Jim ! m'exclamai-je. Tu m'as fichu une de ces trouilles !

Le vieil homme toussota en ôtant sa cape de pluie.

- Pardonne-moi Caty, je ne voulais pas te faire peur... Linus s'est encore échappé, j'ai passé la matinée à le chercher dans les environs... tu ne l'as pas vu, par hasard ?

Je secouai la tête et offris à Jim une tasse de thé, qu'il accepta volontiers avant de s'installer dans un fauteuil face au poêle.

- Comment veux-tu chauffer toute la maison si tu enfournes du bois aussi humide, Caty... ! grommela le vieil homme en désignant les braises rougeoyantes. Tu devrais mettre des bûches plus petites, ça éviterait d'étouffer le feu... Là...

Déjà, il s'était agenouillé devant le poêle et manipulait avec vigueur le tisonnier tout en maugréant dans sa barbe et en distribuant quelques tapes amicales sur la tête de Max, qui grognait d'aise. Je souris sans rien répondre, habituée au tempérament bourru du vieil ami de Fiona, l'une des rares personnes que je connaissais à Muir Of Ord. Jim élevait des moutons dans sa ferme isolée, derrière le village. A l'époque où ma grand-mère était encore en vie, il passait la voir tous les soirs après sa journée de travail, et ensemble ils sirotaient un vieux *single malt* en jouant aux cartes. En été, ils s'installaient dans le jardin, face aux montagnes, et en hiver leurs parties interminables prenaient place devant le poêle à bois du salon. Le dimanche matin, Jim emmenait Fiona à l'église, et après la messe ils se promenaient autour des lochs, Max et Linus jappant et gambadant gaiement autour d'eux. Cette routine avait duré des années, longtemps les commérages avaient fait leurs choux gras de cette amitié ambiguë, mais le temps avait passé, ils avaient vieilli, et en étaient restés là, heureux de cette relation aussi chaste qu'exclusive. Des années auparavant, lorsque mon grand-père mourut après quelques mois de mariage seulement, Fiona n'avait plus voulu d'homme dans sa vie. Alors Jim était devenu son ami, son confident, et comme un membre de la famille pour mon père puis pour moi. De toute évidence, malgré son air renfrogné et son ton bourru, il était heureux que je sois venue vivre dans la grande maison après la mort de Fiona, et qu'ainsi perdure la routine qu'il avait construite avec elle.

- Tu te replonges dans les histoires de ta grand-mère ? demanda-t'il en désignant du menton les albums à ses pieds. Quelle patience elle avait, de tout consigner de la sorte...

- Je cherchais l'histoire de Samuel et la Banshee... répondis-je. C'était ma préférée, je ne sais pas pourquoi... J'ai enfin retrouvé l'album où Fiona l'avait écrite !

Les narines de Jim frémirent imperceptiblement, et je crus voir ses sourcils se hausser, mais sans être bien sûre de ce que cela signifiait. Avait-il, lui aussi, une affection particulière pour ce conte funeste ?

- Tu sais quoi ? me demanda-t'il en s'enfonçant dans le creux du fauteuil. J'adorerais l'entendre à nouveau, cette histoire. Tu veux bien la relire à haute voix pour moi ?

Déjà, il avait fermé les paupières, et étendu ses jambes sur le repose-pieds en velours élimé ; il attendait.

- Bien... répondis-je. Mais je ne suis pas sûre d'avoir les talents de conteuse de ma grand-mère...

Jim balaya ma remarque d'un geste de la main, m'invitant de cette manière à commencer. J'attrapai l'album numéro six, m'éclaircis la gorge et lus :

Samuel Balfour vivait dans une grande maison entourée de terres cultivables, près du Loch Glenn. C'était un jeune homme serviable mais très discret, fils unique de Jonathan et Moira Balfour, paysans de leur état. Ses parents moururent tôt et laissèrent au jeune Samuel de nombreuses terres cultivables, ainsi qu'un vieux corps de ferme et une grange. Un jour, l'année de ses trente ans, alors qu'il s'apprêtait à se coucher, Samuel cru apercevoir une silhouette dans le champ derrière la maison. Cet hiver-là, la brume avait englouti toute la région d'Inverness et les journées s'écoulaient dans un épais brouillard, une ouate constante qui obligeait les chevaux à avancer au pas et les yeux à se plisser pour distinguer quoi que ce soit au dehors. Samuel s'approcha de la fenêtre embuée, et tenta de percer la brume du regard : au milieu de sa plantation de choux, il aperçut une jeune femme courbée. L'apparition fut fugace, car des rubans de brouillard se déplaçaient au gré du vent et bientôt Samuel ne distingua plus qu'un amas blanc et compact. Décidé à savoir ce qu'il en retournait, il chaussa ses bottes et sortit dans l'air froid de ce rude hiver, le cœur déjà bouillonnant à l'idée de se trouver nez à nez avec un fantôme. Mais le brouillard était trop épais, et Samuel eut beau arpenter ses terres pendant presque une heure, il ne trouva aucune trace de la jeune femme entraperçue plus tôt. Le lendemain, il profita d'une timide percée du soleil pour sortir sur ses terres à la recherche de traces de pas dans ses choux, mais il ne découvrit rien, ni empreinte de pieds, ni espace vide dans les plates-bandes, aucun chou ne semblait avoir disparu. L'hypothèse qu'une voleuse s'était introduite sur sa propriété fut alors écartée, et pour Samuel il devint certain que la silhouette pâle était un des nombreux revenants qui hantaient les environs boueux des grands lochs de sa région. Côté fantômes étant une chose tout à fait banale en Ecosse, Samuel reprit ses activités, et bientôt il ne pensa plus à la revenante. Une nuit cependant, le jeune homme fut tiré de son sommeil par des plaintes qui venaient de l'extérieur, des pleurs et des gémissements étouffés. Il enfila ses bottes et sa cape de peau de mouton par-dessus son pyjama, et sortit dans la nuit. Le silence l'enveloppa, et il eut beau tendre l'oreille, il ne put entendre rien d'autre que le vent qui froissait les feuilles des choux. Les plaintes s'étaient évanouies.

Le lendemain, alors qu'il terminait sa journée de labeur et n'aspirait qu'à s'asseoir auprès du feu pour reposer ses membres gourds, son attention fut attirée par un mouvement bref et soudain au dehors, loin au fond du champs. S'approchant de la fenêtre, il vit nettement, cette fois, la silhouette d'une femme en haillons. Avec effroi, Samuel détailla ses vêtements : elle portait une cape grise dont la capuche recouvrait sa tête et cachait son visage. Ses craintes se confirmaient : c'était la Banshee qui venait lui annoncer sa mort prochaine...

« Fiona ne m'a jamais vraiment expliquée ce qu'était une Banshee..., dis-je en levant les yeux vers Jim.

- Vraiment ? s'étonna celui-ci. Il tira de sa poche une vieille pipe en bois, qu'il bourra tranquillement, avant de reprendre : ce sont des apparitions, des femmes fantômes, on dit qu'elles sont les messagères de la mort...

Il fit une pause pour allumer la pipe, puis poursuivit en expirant quelques bouffées de fumée à l'odeur boisée :

- On dit qu'elles ont soit l'apparence d'une jeune femme, soit celle d'une vieille, qu'elles sont vêtues de loques, ont des cheveux longs et dénoués, et qu'on peut les reconnaître car elles portent parfois une cape et une capuche grisâtres... Ceux à qui elles se montrent et font entendre leurs plaintes sont ainsi prévenus de leur mort prochaine...

Nous nous tûmes, pensifs, seuls les ronflements de Max et le crépitement du feu de bois perturbaient le grand silence de ce pluvieux dimanche soir. Je repris ma lecture :

D'abord, Samuel perdit le sommeil, il était effrayé par le funeste présage qui lui était

destiné. Il se lamenta beaucoup, envisagea de quitter sa maison et le pays pour échapper à la Banshee, mais au fond de lui il savait que rien ne pouvait empêcher son destin de se réaliser. Aussi, il accepta la fatalité et sa mort prochaine, et décida de profiter le plus intensément possible des jours qu'il lui restait à vivre avant de monter au ciel rejoindre ses chers parents. Dans ses champs, il redoubla d'efforts afin d'obtenir la plus belle récolte de toute sa vie. Au pied de son lit, il pria encore plus ardemment. Il hébergea un mendiant, un vieillard boîteux qui parcourait les Highlands en demandant l'aumône, et l'invita à sa table où il lui servit ses meilleurs vins et ses plus beaux légumes. En un mot comme en mille, Samuel profita de ses derniers jours sur Terre pour faire pénitence de sa vie de pêcheur, s'affranchir de ses dettes, et se préparer à quitter ce monde dans les meilleures dispositions.

Il se passa deux semaines sans que Samuel ne revît la Banshee. Et puis, un matin, dans les lambeaux de brume qui se retiraient avec la nuit, Samuel l'aperçut. Encapuchonnée, maigre et pâle, elle s'éloignait tranquillement du carré de terre où poussaient les pois. Le lendemain, Samuel la vit à nouveau traverser le champ et s'éloigner doucement... Et le surlendemain... Et le jour d'après. Pendant dix jours, chaque matin, le jeune paysan observa la frêle Banshee parcourir ses terres et disparaître dans l'horizon. Ces quelques minutes où il pouvait la voir lui permirent de la détailler : de longs cheveux broussilleux, des nippes trouées, des gestes las et élégants, des mains d'une pâleur mortelle... Chaque matin, Samuel murmurait comme une prière : « Retourne toi Banshee, laisse moi voir ton visage... Avant que je ne quitte ce monde, laisse moi voir ton visage... ». Inlassablement, il répétait ces mots, le front collé à la vitre de sa chambre, son haleine chaude dessinant un rond de buée contre le froid du carreau.

Le matin du onzième jour, ses vœux furent exaucés : la Banshee, s'éloignant de la maison, sembla sentir la présence de Samuel à la fenêtre du premier étage ; elle se retourna et plongea son regard droit dans celui du jeune homme. Un frisson parcourut l'échine de celui-ci, et il se retira vivement au fond de la pièce.

Le jour suivant, Samuel tira le rideau pour s'installer à son poste d'observation, et tressaillit : la Banshee se tenait droite et raide au milieu du jardin, son visage découvert était levé vers le premier étage de la maison, elle le regardait fixement. Samuel fut pétrifié, même son cœur sembla s'arrêter de battre. Il se dit: la Banshee m'a vue, elle a plongé ses yeux dans les miens, ma mort est imminente, ce n'est plus qu'une question d'heures, peut-être de minutes... Mais dans son cœur, une autre voix s'élevait : Qu'elle est belle ! Son regard est si doux, si triste. Son menton et ses doigts sont si fins. Son teint est si pur... Samuel était tombé amoureux de la revenante.

Les jours suivants, il attendit désespérément la Banshee, avec l'impatience de la passion et la fougue des jeunes cœurs naïfs. Il avait délaissé les travaux dans ses champs, la maison était sans dessus dessous, il mangeait à peine : il passait ses journées à soupirer, et ses nuits à se languir, impatient d'être au matin. Chaque matin, la déception lui perçait les entrailles : les champs étaient vides. Depuis qu'il avait croisé le regard de la Banshee, plus aucune silhouette ne foulait les plantations de choux, de pommes de terre, de pois... Samuel découvrait les affres de l'amour, mais pour son plus grand malheur, c'était pour un fantôme qu'il en endurait les tourments. Il savait bien que cette passion était une folie, mais la logique et le bon sens ne le gouvernaient plus. Peu à peu, la raison quitta l'esprit du jeune homme, qui, par manque de nourriture et de sommeil, dépérissait. Toute la journée, il errait dans ses champs, hagard, en appelant la Banshee : seul le vent lui répondait, et le jeune paysan se lamentait de plus belle.

Au bout de quelques semaines, ce n'était plus un vigoureux et jeune cultivateur que l'on pouvait trouver à la ferme des Balfour, mais une ombre aux traits creusés, aux épaules tombantes, et au regard vide. Samuel avait perdu le goût de vivre. « La Banshee n'est pas de ce monde, c'est une revenante... pensait-il. Je ne peux la connaître et l'aimer comme une femme vivante. Mon amour est impossible, je suis amoureux d'un fantôme... » et les larmes coulaient sur ses joues âpres et creuses.

Enfin, un matin, alors que de la fenêtre de sa chambre il levait machinalement le rideau, son cœur bondit : la silhouette de la Banshee, si pâle, si maigre, se dressait dans la brume. Elle était revenue. Sans réfléchir, Samuel empoigna sa ceinture et sortit en courant. Le jeune homme, qui

mûrissait son plan depuis quelques jours déjà, avait installé une échelle contre le tronc du plus gros poirier de sa propriété. Il y grimpa, fixa sa ceinture à la plus épaisse des branches et passa sa tête dans le nœud coulant. Puis, il donna un coup de pied à l'échelle qui bascula au sol, et son corps se mit à tressauter au bout de la branche. Dans le vide, ses pieds faisaient des soubresauts, du fond de sa gorge parvenaient des sons étranglés et gargouillants, et ses yeux se révélaient dans leurs orbites. Au bout de quelques minutes, les spasmes s'estompèrent, le corps se raidit, et Samuel rendit son dernier souffle. Alors une silhouette sortit de l'ombre et avança d'un pas hésitant vers le poirier. La jeune femme à la capuche grise ne quittait pas des yeux le pendu. Arrivée à quelques mètres du corps, que le vent faisait doucement balancer dans les branches, elle vit le morceau de papier que le jeune homme avait fermement enserré dans sa main avant que la mort ne détende tous ses membres et ne le fasse lâcher sa prise. Elle le ramassa, le déplia, et lut : « Dans le monde des vivants nous ne pouvions nous aimer, mais notre amour saura vivre dans celui des morts. » La jeune femme leva des yeux étonnés sur le visage bleu, déformé de cet étranger, puis, lentement, l'horreur et la compréhension se peignirent sur ses traits.

Celle que Samuel avait pris pour une revenante annonciatrice de sa mort prochaine n'était qu'une pauvre jeune femme dont la famille avait été emportée par l'épidémie de grippe espagnole. Depuis, seule et ignorée de tous, elle vivait de mendicité et de menus vols dans les jardins et champs qu'elle traversait. Les terres fécondes des Balfour, sans chiens pour les garder, sans paysan muni de fourche pour l'en chasser, étaient apparus à la jeune femme comme l'endroit le plus accueillant pour passer l'hiver sans mourir de faim.

Les jours qui suivirent le suicide de Samuel parurent interminables à la jeune mendicante, qui attendait anxieusement de voir arriver des voisins ou amis des Balfour, et que les champs de la propriété, providente source de subsistance pour elle, se transforment en un eldorado inaccessible. Mais au bout d'une semaine, personne n'avait franchi la porte du domaine, et le corps du jeune homme se balançait toujours à la branche du poirier. Alors la jeune femme décida d'enterrer elle-même Samuel. Puis le temps passa et l'attente reprit pour la jeune femme qui se cachait dans les bois le jour et s'abritait dans la maison la nuit. Durant un an, elle se dissimula et observa silencieusement son nouvel environnement, puis conclut que les Balfour ne devaient sûrement pas être des citoyens très investis dans leur communauté ni très connus dans les environs, car personne ne chercha à contacter Samuel : aucune visite, pas d'amis, plus de famille... La région d'Inverness, à cette époque, était très peu habitée, aussi personne ne sembla remarquer la disparition du fils Balfour. La jeune femme prit de moins en moins de précautions pour se cacher. Au fil du temps, elle s'installa définitivement dans la ferme, entretenant le domaine, cultivant les terres, et mangeant à sa faim. Au bout de quelques années, elle remplaça le nom de famille inscrit sur la porte d'entrée par le mot « Machair », qui signifiait « champs » en gaélique, et dont le préfixe apportait une consonance typiquement écossaise à ce nouveau nom de famille qu'elle s'était choisi. Ce fut l'acte symbolique par lequel elle fit table rase de son passé. Enfin, à l'âge de trente ans, elle rencontra un éleveur du Nord venu s'installer dans les Highlands, et l'épousa. On n'entendit plus jamais parler des Balfour d'Inverness. Ainsi s'éteignit la lignée des Balfour. Ainsi naquit la famille des Machair.

La pluie tombait toujours, la nuit avait enveloppé la maison, il faisait bon auprès du feu. L'histoire de Samuel me laissait la même impression que lorsque j'étais enfant : un malaise étrange, une impression de familiarité inexplicable. Mon attrait pour ce conte ne s'était pas altéré avec les années.

« C'est étrange, dis-je soudain, rompant le silence. Je n'avais jamais remarqué comme le nom que la Banshee se choisit ressemble au nôtre... Machair... MacCaire... »

Je répétais tout bas ces deux mots, plusieurs fois.

- Mais... tu ne savais pas... ? bafouilla Jim.

Je levai la tête, et mon regard rencontra le sien, sourcils levés, léger sourire au coin des lèvres ; alors le brouillard dans mon esprit se dissipa et je compris. Fiona MacCaire, la Banshee, la mendicante, la paysanne, ma grand-mère... c'était sa propre histoire que mon aïeule m'avait contée.